

## La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes

Marie-France REBOUL

Si l'historiographie française est riche en études de la Résistance dans la France occupée, elle est absente tout au moins sous une forme synthétique de l'étude de la résistance dans les camps nazis, à quelques exceptions près. Claire Andrieu a fait une étude de genre en se consacrant à l'histoire des résistantes de Ravensbrück. L'historienne Claudine Cardon-Hamet a étudié le convoi des résistants politiques envoyé à Auschwitz, dit *convoi des 45000*, mais elle n'a pas consacré son étude uniquement à la résistance des 45 000 puisque parmi eux, une trentaine seulement continueront leur activité de résistance dans le camp. Par contre, dans le blog « *Déportés politiques à Auschwitz, le convoi du 6 juillet 1942* », elle étudie la Résistance à Auschwitz.

Par ailleurs, on retrouve quelques pages consacrées à la résistance dans les camps dans l'ouvrage « *Mémoires de déportés* » de Patrick Coupechoux, soit sept pages dans l'introduction, faisant référence aux différentes formes de résistance. Des recherches récentes ont été consacrées à la résistance française dans le colloque *Résister à Buchenwald*, dans les livres de Pierre Durand, ancien déporté et historien. Olivier Laliou, reprenant le terme de Primo Levi « la zone grise » a étudié celle-ci à Buchenwald.

Il y a donc des monographies sur la Résistance française dans les camps nazis mais pas d'étude synthétique faite par un(e) historien(ne) français(e) sur la résistance dans tous les camps. Le seul ouvrage d'ensemble qui traite de la résistance dans tous les camps, qu'ils soient de répression ou d'extermination, est celui d'un ancien déporté, l'autrichien Hermann Langbein.

Cette rareté concernant l'ensemble des camps s'explique, sans doute, par le problème des sources. Elles sont peu accessibles et peu nombreuses sont celles qui ont été étudiées : des documents allemands relatant sabotages et évasions dans certains camps, des textes écrits par des déportés pendant leur captivité et souvent des comptes-rendus écrits collectivement aussitôt après la libération. Quelques exceptions cependant : les résistants d'Auschwitz, par exemple, en contact avec la résistance polonaise extérieure ont écrits 350 lettres conservées aujourd'hui à Cracovie. La documentation la plus riche est celle du camp de Buchenwald où l'organisation résistante était forte et où des détenus libérés restèrent un certain temps dans le camp et mirent les faits par écrit en consultant les documents du commandement allemand non détruits. En juillet 1944, la résistance communiste française à Buchenwald fait un rapport sur les moyens employés pour le sabotage. L'amicale française de ce camp possède dans ses archives un rapport rédigé en juillet 1944 à Buchenwald sur les moyens employés par le sabotage, rapport rédigé selon plusieurs témoignages de survivants. Un exemplaire manuscrit est enfermé dans une bouteille enterrée ; le point trigonométrique du lieu est appris par cœur par 6 détenus différents. Une deuxième version du rapport est chiffrée et la clé de déchiffrement est apprise par 6 détenus différents. La bouteille sera déterrée à la libération du camp.

A ces sources contemporaines de l'existence des camps s'ajoutent des ouvrages rédigés immédiatement après la libération : *L'univers concentrationnaire* de David Rousset, *Démons et Damnés* de Benedikt Kautsky, *L'Etat SS* d'Eugène Kogon, en fait un rapport rédigé pour les Américains. Tous trois internés à Buchenwald analysent le système concentrationnaire à partir de l'exemple de ce camp. S'y ajoutent les nombreux récits d'anciens déportés publiés immédiatement ou bien après leur libération. Il n'en demeure pas moins que beaucoup de faits sont transmis par des témoins c'est-à-dire d'anciens déportés et que les témoignages varient souvent selon l'appartenance à un parti politique. C'est le cas aussi de certains historiens. On peut citer, par exemple, le livre de Götz Diechmann et Peter Hochmuth sur le sabotage à Dora ; il a été écrit à partir de documents mis à leur disposition en RDA tandis que l'enquête menée par Manfred Bornemann et Martin Broszat sur le même sujet à l'Institut d'Histoire contemporaine de Munich s'en écarte sur des nuances, résultat sans doute d'opinions politiques différentes.

Nous sommes donc à ce que Claudine Cardon-Hamet appelle « la croisée de l'Histoire et de la Mémoire », cette mémoire qui gêne tant les historiens habitués à critiquer les sources. Il faut donc rassembler ces sources, diverses dans leur nature, les mettre en relation, les comparer, considérer qu'elles constituent une mosaïque qui permet de se faire une image d'ensemble cohérente et de

serrer la vérité d'aussi près que possible - une vérité qui ne sera sans doute plus jamais reconstituée intégralement ».

La Résistance dans les camps n'a pu être que différente de la Résistance dans la France occupée. Comment la définir ? Un ancien déporté de Buchenwald, Floréal Barrier la décrit comme « une lutte pour la vie sous toutes ses formes : *la dignité, se laver, partager la nourriture, aider les autres, dessiner, écouter les conférences mais aussi le sabotage* ». Floréal Barrier a été membre de la résistance du camp mais il ne la limite pas pour autant à une action organisée contre l'entreprise d'extermination par le travail des SS. Elle est aussi une lutte sous des formes diverses contre la déshumanisation voulue par les nazis. « *Survivre : notre ultime sabotage* » écrit Germaine Tillion. Elle est, par définition, une résistance sans armes et ne peut donc se comparer à la Résistance en France.

Faire preuve de solidarité vis à vis de ses camarades c'est rester un homme. Michel Julien dans un kommando de Weimar avec des camarades espagnols raconte « *...Le froid tombe sur nous comme une cape glacée. Les yeux du vieux Bonillo pleurent sans cesse. Il a 52 ans, mais 52 ans dans un camp de concentration...Il conserve un petit morceau de tissu, bien propre avec lequel il sèche continuellement ses larmes incoercibles. Son dos se voûte de plus en plus, comme il n'est déjà pas très grand, il prend un aspect minable. Pendant la pause de minuit ou de midi, je constate qu'il lui arrive de véritablement divaguer. Je fais part, avec malaise, de mes remarques à Morino qui me les confirme. Nous convenons que chaque fois que le fait se produira, nous laisserons tomber la conversation pour le forcer en quelque sorte à se taire, quittes à vexer Bonillo en faisant semblant de ne pas l'écouter ou d'être distraits. Je lui ai donné ma paire de moufles, taillées dans un morceau de flanelle, trouvé dans l'usine. Bien évidemment, les souffrances atteignent plus durement les gens âgés. Mon vieux camarade Bonillo, si courageux, si optimiste est torturé, mais il ne manifeste ses peines que précisément lorsque quasi inconscient, il divague.* » Voici un des nombreux exemples de solidarité dans les camps, à tel point qu'on a parlé « d'image idéalisée de l'atmosphère et de la solidarité du camp » alors qu'il y a eu aussi de nombreux conflits nationaux et politiques entre déportés.

La création et l'activité intellectuelle font partie de la Résistance. Il y a 30.000 œuvres dessinées ou peintes rescapées des camps, œuvres clandestines qui donnent une image de l'univers concentrationnaire. La désinfection, l'épouillage, les châlits, la soupe, l'appel, les chambres à gaz, les morts, les fours crématoires, les sévices, le travail, autant de dessins qui témoignent de la « réalité » des camps. Beaucoup de portraits aussi de kapos et de camarades. Les artistes sont toujours des témoins de leur temps, l'artiste déporté dessine et nous donne à voir par son regard le camp. Cela explique qu'à Buchenwald, par exemple, les réseaux de résistance clandestins encouragent et protègent ces dessins perçus comme des témoignages. Mais ce n'est pas toujours le cas : par exemple Léon Delarbre qui, à Dora, réalise des dessins au péril de sa vie, tel ce croquis sur le vif d'une pendaison de camarades, qu'il fait, caché derrière le dos des déportés assistant à la scène. A Ravensbrück, la résistante France Audoul dessine des portraits de co-détenues et des scènes de la vie quotidienne ; à la Libération, elle réussit à rapporter 32 croquis.

Les témoignages de l'activité intellectuelle sont multiples. François Maspéro dans son livre *Les abeilles et la guêpe* cite des extraits des notes prises au camp de Buchenwald par son père, le sinologue Henri Maspéro, mort peu de temps avant la libération. Henri Maspéro y dresse la liste des conférences données au Petit Camp : « la démographie » par le sociologue Maurice Halbwachs, « la discontinuité de la matière » par le physicien Georges Bruhat, « le bouddhisme et le taoïsme » par lui-même. Le peintre Boris Taslitzky retrace au block 34 du Grand Camp l'histoire de la peinture en France. Buchenwald, en effet, est divisé en 2 parties : le Petit Camp qui sert de lieu de quarantaine pour les arrivants ; début 1945, il est devenu un véritable mouiroir où sont entassés les déportés venus des camps de l'est par les « marches de la mort » ; dans le grand camp la « vie » est moins atroce.

A sa libération, le poète André Verdet publie aux éditions Laffont une *Anthologie des poèmes de Buchenwald*. On y trouve 25 poètes dont Semprun. Germaine Tillion à Ravensbrück écrit dans les derniers mois de 1944 une « opérette revue » *Le Verfübar aux Enfers* pour remonter le moral de ses camarades ; c'est une résistance par le rire, dite et chantonnée par les compagnes de Germaine Tillion, autodérision qui donne aussi multiples informations sur le camp. On trouve cette forme de résistance par l'humour dans certains dessins comme celui d'Auguste Favier, dessinateur de Buchenwald, « *la lutte pour le poêle* ».

La résistance dans les camps, c'est aussi la mise sur pied d'une organisation clandestine. Les Allemands et les communistes, opposants politiques à Hitler, ont été les premiers déportés dans les camps et les premiers à mettre sur pied des réseaux de résistance qui se sont développés avec l'arrivée d'étrangers du fait de l'extension géographique du IIIème Reich et de la guerre. La structure hiérarchisée des partis communistes, leur discipline, leur expérience des conditions de vie des KZ sont un atout pour l'organisation d'une résistance. Les communistes, surtout allemands et autrichiens, ont donc joué un rôle de premier plan. A Mauthausen, le grand nombre d'espagnols républicains, pour la plupart communistes, déportés depuis les camps d'internement français leur permet de créer un mouvement de résistance auquel se joignent d'autres nationalités. A Auschwitz, la Résistance est, au départ, formée d'officiers polonais mais elle est, en 1943, brisée par les dénonciations. Elle sera relayée par des Juifs communistes arrivés en 1942 à Monowitz qui constituent un mouvement clandestin.

Le premier objectif des détenus politiques a été de remplacer les droits communs, appelés les Verts en raison du triangle vert cousu sur leurs vêtements, dans l'administration interne des camps. En effet, les nazis, au moment de la création des camps, confient des postes de responsabilité à des détenus allemands, choisis parmi les criminels de droit commun. A Buchenwald, en 1943, les Rouges, ceux qui portent un triangle rouge, c'est-à-dire les politiques, arrivent à remplacer les Verts dans ces postes, autrement dit kapos, sous-Kapos, chefs de blocks et leurs auxiliaires. En juillet 1942, les SS créent le Lagerschutz, police du camp où de nombreux résistants, tel Floréal Barrier, prennent place. Cette autoadministration, instance intermédiaire entre le personnel de la SS et la société des détenus va permettre aux « Rouges » de mieux résister.

Au cours de l'été 1943 les Résistants allemands de Buchenwald constituent un Comité international de résistance clandestine avec deux secteurs, le « secteur germano slave » (Allemagne, Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne, Hollande, Luxembourg, Hongrie, Union soviétique, Yougoslavie) et « le secteur latin » (France, Belgique, Italie, Espagne). Dans les derniers mois du camp le Comité international désigne un « Comité militaire international ». De leur côté, les Français créent le « Comité des Intérêts français » ou CIF qui, à l'image du CNR, comprenait communistes, socialistes, mouvements gaullistes. Lui est adjointe une Brigade française d'action libératrice qui coordonne ses plans avec le Comité militaire international. Le bombardement allié du 24 août 1944 de l'usine allemande d'armement *Gustloff-Werke* située à proximité du camp permet aux déportés de subtiliser et cacher des armes. La création du CIF a été permise par l'arrivée début 1944 de nombreux convois de déportés français dont des militants communistes comme le syndicaliste Marcel Paul, mais aussi le Colonel Frédéric-Henri Manhès, adjoint de Jean Moulin. On trouve des organisations internationales du même type mêlant des résistants de toutes origines nationales et politiques dans la plupart des camps.

En quoi consiste l'action des résistants ? Protéger les leurs, « adoucir » si possible les conditions de vie, partager la nourriture équitablement, saboter le travail, retarder les évacuations, se révolter enfin.

Sauver des vies est un des premiers objectifs. L'organisation du partage de la nourriture est un exemple significatif, avec notamment le partage des colis reçus par les détenus, permis notamment par le remplacement des détenus de droit commun par les détenus politiques dans l'administration interne.

Un autre moyen consiste à substituer au numéro matricule des détenus particulièrement menacés celui de morts. Un des exemples les plus célèbres est celui de Stéphane Hessel qui, arrêté en août 1944 avec des membres des services secrets alliés, prend le numéro matricule d'un mort du typhus comme deux autres de ses camarades échappant ainsi à l'exécution qui fut le sort des 34 autres prisonniers. Mais dans ce cas précis, ce n'est pas le fait de la résistance organisée. Le chercheur de l'Institut Pasteur, le déporté français Balachowski travaille à l'*Higiene Institut* sous l'autorité du Docteur SS Ding-Schuler. Balachowski alerté par Hessel se concerta avec Eugène Kogon qui travaille dans le même block. Kogon persuade Ding de laisser organiser « un échange d'identité entre des officiers alliés et des morts du typhus » moyennant « la remise d'attestations revêtues de signatures prestigieuses, qu'il pourra faire prévaloir auprès des Alliés ». Ding qui ne croît plus à la victoire allemande accepte.

On peut aussi citer l'exemple des femmes de Ravensbrück, surnommée « lapins » servant de de sujets d'expériences « médicales » qui, menacées d'exécution, bénéficient de cet échange de numéros. Ce type de sauvetage ne concerne évidemment qu'un petit nombre de détenus.

Sauver des vies c'est aussi, grâce aux résistants de l'*Abeirstatistik*, rayer le nom de camarades de listes de transports particulièrement dangereux et donc le remplacer par d'autres noms ce qui pose un

cruel dilemme évoqué par de nombreux déportés. Cela a été un reproche fait aux communistes, notamment de Buchenwald. Mais ce sont ceux-ci qui, par exemple, ont sauvé la vie de Marcel Dassault et de Julien Cain, ancien directeur de la Bibliothèque nationale. La résistance clandestine a aussi sauvé la vie de plusieurs centaines d'enfants juifs. Par ailleurs, il fallait sauver les résistants qui jouaient un rôle dans l'organisation clandestine du camp. David Rousset écrit en 1946 « la question du pouvoir et du choix, qui vont ensemble, sont à l'origine de toutes les luttes et de tous les drames dans l'univers concentrationnaire ».

Saboter s'inscrit dans la lutte contre le système nazi. La création en janvier 1942 de l'Office central d'administration économique de la SS (SS-WVHA) correspond au tournant de la guerre : celle-ci sera longue. Les camps de concentration sont mobilisés au profit de l'économie de guerre. Pour des raisons de sécurité, les principales entreprises produisant pour la guerre sont installées à côté des camps principaux d'où la multiplication des kommandos extérieurs : 174 par exemple pour Buchenwald, plus 27 kommandos de femmes, à partir de juin 1944, 122 pour Dachau, 99 pour Neuengamme. Partout on a enregistré des actes de sabotage de détenus. Dans certains cas, le sabotage est individuel mais les communistes allemands parlent de sabotages organisés dans divers ateliers de Dachau, à Mauthausen dans les usines Messerschmitt mais aussi dans les usines de Steyr et de Gusen. Les rapports les plus détaillés concernent les usines Gustloff de Buchenwald où il y eut jusqu'à 6000 détenus dans 12 ateliers. La première forme de sabotage est le ralentissement de la cadence : les archives des chefs SS des kommandos de travail de Buchenwald en témoignent, demandant des punitions pour les détenus surpris à ne pas travailler. Richard Ledoux, matricule 49998, témoigne « *à l'usine Gustloff, au hall 11, tous nos camarades, chaque jour, employés au montage des fusils, ou bien visaient mal les vis, ou mettaient très longtemps à le faire, ou encore ne graissaient que le tiers ou le quart des fusils qui devaient être graissés dans une journée (...) à l'optique où existait une chaîne pour la réparation des jumelles, le sabotage fonctionnait à plein (Français, Russes, Espagnols, Hollandais etc) (...) un jour avec deux camarades (nous avons pris l'habitude de lire un livre posé dans notre tiroir), nous avons lu entièrement Iphigénie de Racine, en nous partageant les rôles, le sabotage devenait ainsi un divertissement utile.* »

Un autre moyen de sabotage mis en place par le CIF est de placer des Français résistants à la Gustloff en écartant le plus d'ouvriers qualifiés possibles grâce aux truquages opérés à l'*Abeirstatistik*, où la résistance a placé des camarades chargés de faire les listes de détenus affectés aux kommandos. C'est cette même *Abeirstatistik* qui réussit à envoyer des membres de la résistance à Dora en août 1944, dont l'allemand Albert Kuntz, afin d'organiser le sabotage. André Sellier, ancien déporté à Dora et historien, conteste cette organisation ; d'après son enquête, les cas de sabotage à Dora sont individuels et spontanés, et en général peu professionnels, « *de légères malfaçons, dont les conséquences échappent à un contrôle ultérieur (...) Telle est la réalité des tentatives de sabotage, et de leur surveillance. Certains actes héroïques n'ont pas eu la portée qu'on leur a donné de l'extérieur* ». Sa conclusion est tirée de témoignages de déportés de Dora qui n'étaient pas au courant de la résistance organisée car celle-ci était très cloisonnée par précaution. D'autre part, ce sont des témoignages de résistants non communistes. D'autres déportés de Dora parlent, par contre, d'avoir réussi à diminuer la construction de fusées des 900 prévues par mois à 700.

Peut-on parler de « zone grise » selon les mots de Primo Levi ? Celui-ci désigne ainsi la participation des détenus aux structures administratives du camp, cette autoadministration très controversée. L'historien Olivier Laliéudans son livre conclut que « Le Comité des intérêts français apparaît salubre pour la communauté résistante française, quelles qu'en aient pu être les limites ou, parfois, les dérives, lucidement pointés par le socialiste Caude Bourdet et le gaulliste Christian Pineau ».

Résister c'est aussi s'évader. L'organisation des officiers polonais dont l'action précéda la formation du groupe international, prépara l'évasion réussie de beaucoup de ses membres grâce à l'aide de la résistance polonaise extérieure. Ainsi Wincenty Gawron et Stefabn Bielecki retrouvent la liberté le 16 mai 1942. A Sachsenhausen, en 1944, 96 évasions réussies, et pendant les trois premiers mois et demi de 1945, 288 signalées. Cette augmentation des évasions ne s'explique pas uniquement par l'évolution de la guerre, la multiplication des kommandos extérieurs a été favorable à ce genre de tentative. Cependant, du camp central de Buchenwald deux officiers russes s'échappent avec un revolver que des camarades avaient acheté au médecin SS si corrompu qu'était Haven. Ils n'ont pas été ramenés au camp. Sur 80 évadés de Birkenau en 1944, 30 sont russes. On peut aussi, entre autres,

signaler qu'à Sobibor 10 membres d'un Kommando forestier se sont échappés et furent aidés par les habitants de la région.

Se révolter enfin. A Treblinka, le 2 août 1943, à Sobibor, le 14 octobre 1943 des détenus juifs se révoltent. 200 déportés de Treblinka parviennent à s'échapper dont la moitié sont repris tandis qu'à Sobibor 300 détenus s'échappent dont plus d'un tiers est repris et exécuté. A Auschwitz-Birkenau, le 7 octobre 1944, informés de la liquidation de 300 membres du sonderkommando, « ceux-ci attaquent, à 13h25, avec des marteaux, des haches, des pierres les gardes SS qui s'approchent.(..) Ils mettent le feu au crématoire IV (...) dans ce combat périssent 250 détenus parmi lesquels les organisateurs du mouvement ».

A Mauthausen, en février 1945, les Russes, internés dans le block 20, prennent d'assaut le mirador avec des pierres et des planches, s'emparent des armes et 419 prisonniers réussissent à s'enfuir mais 300 d'entre eux sont vite repris.

La résistance de Buchenwald parvient à retarder l'évacuation des détenus. Le 4 avril, le commandant Pfister veut rassembler les Juifs pour les déporter. Les résistants détruisent les fichiers et cachent les Juifs. Néanmoins, à partir du 6 avril, 28 285 détenus sont évacués et ne restent au camp le matin du 11 avril que 21 000 prisonniers. Les armées américaines étant proches, le Comité international décide d'engager l'action armée ; les armes sont sorties de leurs caches puis distribuées. A 15 heures trente, la Résistance a sécurisé le camp, fait quelques prisonniers. Le drapeau blanc est hissé sur le mirador 1 vers 15 heures 15. Les SS se sont repliés dans la forêt à proximité du camp « *nous organisons en conséquence un réseau de sentinelles autour du camp* ». Des résistants patrouillent dans la forêt au cours de la nuit et font prisonniers quelques SS. Le comité international prend en charge la sécurité du camp à la demande des Américains jusqu'au 13 avril où ceux-ci récupèrent armes et prisonniers. La résistance clandestine de Buchenwald a ainsi permis d'éviter le chaos qui régna dans d'autres camps à leur libération.

Le 5 mai 1945, le dernier camp de concentration, Mauthausen, est libéré.

Le jugement des nazis va pouvoir commencer.

On peut conclure que quelles que soient les formes qu'a prises la Résistance dans les camps nazis, elle a permis aux déportés de ne plus se percevoir comme des objets, des *stück* comme disaient les nazis. *Même dans une situation limite, l'humanité est plus forte que l'inhumanité* écrit H. Langbein à la fin de son livre.

## BIBLIOGRAPHIE

ANDRIEU (Claire), *Femmes, Résistance et déportation*, dossier d'Histoire@politique, n°5, juillet 2008, en codirection avec Christine Bard.

DURAND (Pierre), *Les armes de l'espoir, les Français à Buchenwald et Dora*, Paris, Ed.Sociales, 1982.

COUPECHOUX (Patrick), *Mémoires de Déportés, Histoire singulière de la Déportation*, Paris, Ed. La Découverte, 1983.

CARDON-HAMET (Claudine), *Triangles rouges à Auchswitz 1942 , le convoi des 45000*, Editions Autrement, 2005.

*Déportés politiques, le convoi du 6 juillet 1942, La résistance à Auschwitz en 1942, 1943, 1944...* recherches universitaires prolongeant celles de Roger Arnould, ancien déporté et documentaliste à la FNDIRP, blog.

Colloque *Résister à Buchenwald, les Français et la Résistance à Buchenwald, 1943-1945*, Paris, Ed. Tirésias, 2006.

DELARBRE (Léon), *Croquis clandestins, Auschwitz, Buchenwald, Dora, Bergen-Belsen*, Ed. Cêtre et Musée de la Déportation de Besançon, 1995.

FABREGUET (Michel), *Mauthausen, camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, Paris, Ed.Honoré Champion, 1999.

LALIEU (Olivier), *La zone grise ? La Résistance française à Buchenwald*, Paris, Ed.Tallandier, 2005.

LANGBEIN (Hermann), *La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes, 1938-1945*, Ed.Fayard, Paris, 1981.

LEVI (Primo), *Si c'est un homme*, Paris, Ed. Julliard, 1987  
*Les naufragés et les rescapés*, Paris, Ed.Gallimard, 1986

MASPERO (François), *Les abeilles et la guêpe*, Paris, Ed. Le seuil, 2002.

PINEAU (Christian) *La simple vérité*, ED. Phalanx, 1983.

ROUSSET (David), *La signification de l'affaire Dodkin-Hessel*, in *Les Temps modernes*, n°6, 1<sup>er</sup> mars 1946, Paris.

SELLIER (André), *Histoire du camp de Dora*, Ed. La Découverte, Paris, 2001.

TILLION (Germaine), *Le Verfübgar aux Enfers*, préface de Claire Andrieu, Ed. de La Martinière, Paris 2005.

*A la recherche de la vérité*, in « Ravensbrück », *Cahiers du Rhône*, Neufchâtel, n°65, décembre 1946.

TRIEBEL (Agnès), *Les Français à Buchenwald, 1940-1945*, Ed. Association française Buchenwald-Dora et Kommandos, Paris, 1990.

VERDET(André), *Anthologie des poèmes de Buchenwald*, Ed.Tirésias, Paris, 1995.